

Le témoignage d'un écrivain prolétarien

# Panaït Istrati nous parle...

**Panaït Istrati !**

Comme d'une boîte magique, des sons, des odeurs, des images, des couleurs et des personnages s'échappent de ce nom-là.

...Sons de la flûte de sureau répercutés par la montagne, grésillantes odeurs de la cuisine de Kir Léonida, silhouettes de gueux longeant les routes grecques ou les berges moldaves, plaintes des « sacadjis » : voici la clef de tout un monde. Parce qu'il rendait un son qu'elle n'avait jamais entendu, la bourgeoisie s'est emparée de ce nom-là; elle l'a fait résonner d'un continent à l'autre.

C'est qu'Istrati est un conteur, un vrai conteur oriental à la voix naïve et limpide, qui rit, qui pleure, qui s'échauffe tout en parlant, qui, dans une langue riche et simple (prodige! il a appris le français tout seul, à trente-quatre ans!) vous fait rire et pleurer avec lui, et partir avec lui au vent de l'aventure.

Cela, qui est immense, n'eût pourtant pas été assez pour faire d'Istrati un écrivain aimé par la classe ouvrière.

Tour à tour, « garçon de cabaret, pâtissier, serrurier, chaudronnier, mécanicien, manoeuvre, terrassier, déchargeur, domestique, homme-sandwich, peintre d'enseignes, peintre en bâtiments, journaliste, photographe », ainsi que le présente Romain Rolland dans la préface à son premier livre, Panaït Istrati a connu dans sa chair la misère ouvrière et il en est marqué. Pendant plus de vingt ans, il a vécu la vie des vagabonds, des miséreux, des exploités, il a parlé leur langue, il a connu leur faim, il a partagé leur révolte, longtemps, il a milité avec eux au sein des syndicats. « Pêché à la ligne dans les eaux troubles de l'océan social », selon son expression, devenu écrivain, il reste un révolutionnaire authentique. A son accent, l'homme de l'établi l'a reconnu : un « écrivain », cela ? — Allons donc, un copain !

Nous avons donc voulu le voir. Après seize mois de séjour en Russie, il rapporte avec lui un témoignage bien difficile à récuser, car il a appris le russe — il a donc pu avoir des contacts personnels — et, d'autre part, les autorités soviétiques qui lui ont fait, dès l'arrivée, un accueil triomphal, qui l'ont promené de ville en ville, de province en province, ne peuvent guère le désavouer après avoir si bruyamment tenté de l'annexer.

Le voici. Il a une figure d'homme libre, travaillée par le vent, tannée par le soleil. De longues mains abimées. Un grand corps maigre, un peu

vouté, des yeux cachés sous les sourcils et les joues ravinées. Il parle : une vie en quelque sorte diabolique fait fondre alors toute douceur et toute humilité, un feu sauvage et noir crépite au fond de ses prunelles, une pluie de mèches s'abat sur son grand front, les mains, parlantes, forment un premier plan sans cesse en mouvement. De l'enveloppe du vagabond surgit une figure de voyant, de rebelle, d'apôtre...

Nous allons droit au but :

— Vous revenez de Russie. Sans vouloir anticiper sur les impressions que vous développerez dans votre livre, et sans vouloir vous enrôler dans notre lutte politique, nous voudrions vous demander quelques éclaircissements.

Nous avons lu, dans les *Nouvelles Littéraires*, l'interview où vous déclarez : « Trotsky, ou l'Opposition, c'est la réserve d'or de la Révolution russe. Sans cette réserve, je ne sais pas comment il y aurait un progrès révolutionnaire en Russie et dans le monde. Ce serait déjà le piétinement, l'enlisement... »

Voilà une affirmation qui nous montre que vous ne vous êtes pas contenté de visiter la Russie en touriste. Mais comment la conciliez-vous avec certaines déclarations faites à l'arrivée, où les ouvriers n'ont pu voir que l'enthousiasme, peut-être complaisant, d'un écrivain peu soucieux de dévoiler les apparences ?

— Pour un révolutionnaire, sûr de sa sincérité, il n'y a pas la moindre gêne à confronter des paroles prononcées par un invité qui arrive au pays de la Révolution, et celles qui sont en quelque sorte le produit d'une étude de seize mois. C'est toujours de la même grande Russie que j'ai parlé, de la Russie qu'il est impossible de désavouer ou de livrer à l'ennemi de classe. Je suis arrivé, et j'ai admiré sans réserve parce que tout était préparé pour cette admiration. La Russie était toute entière aux fêtes du Dixième Anniversaire. Après les fêtes de Léningrad et de Moscou, j'ai assisté à celles de la province. Un écrivain, ami de la Russie, arrivant d'Occident, imaginez l'accueil des petites Républiques ! Jamais je n'oublierai ce que ce fut. Cependant — sur mon désir — les journées, les semaines, les mois de fête prirent fin, et le travail de l'ouvrier révolutionnaire que je suis resté, commença. Au retour des tournées dans l'automobile officielle, le soir, ma chambre était ouverte à qui voulait entrer ; le portier était prévenu. Ce furent d'abord les ouvriers roumains

et grecs, russifiés, qui vinrent à moi, mais ils venaient surtout pour me sonder, et bien plus pour savoir si j'étais l'homme susceptible de les entendre, que pour venir se plaindre à moi. Ai-je besoin de vous dire que je fis tout au monde pour les mettre en confiance, pour leur faire sentir que j'étais un vrai camarade? Ma chambre connut vite l'affluence ouvrière... Dans les villages, ce fut la même chose. Les paysans avaient appris aussi à venir me trouver, et ils arrivaient en grand nombre, me disaient leur mécontentement. Je commençais à comprendre le russe, ce qui me rendait chaque jour les contacts plus faciles, et m'instruisait de plus en plus. Mais je n'obtenais cependant qu'une impression superficielle; si les côtés négatifs du régime prenaient de plus en plus d'importance à mes yeux, je n'atteignais encore à aucune certitude.

Ce fut seulement pendant les trois derniers mois de mon séjour, à Moscou et à Léningrad, que le charme se rompit, que le voile tomba brusquement, et que la situation réelle, absolument évidente pour tout homme de bonne foi, s'imposa à moi dans toute sa cruauté.

... Mais il est inutile d'entrer dans les détails. Ce que je pourrais vous dire, tout le monde le sait, et CEUX QUI LE NIENT LE SAVENT MIEUX QUE NOUS. Je n'accuse personne. J'accuse la nature humaine, grossière, peu préparée à la réalisation d'une œuvre si grandiose. C'est pourquoi je ne suis nullement embarrassé pour vous expliquer les divergences qui existent, en effet, entre mes deux points de vue. Le point de vue du début était celui du révolutionnaire enthousiaste, qui arrive, préparé à ne voir que les beaux côtés de la Révolution. Le point de vue d'aujourd'hui est celui de l'homme qui a étudié sur place, longuement, et qui est obligé de se rendre à l'évidence.

— Dans ce même interview, il est une contradiction qu'il est impossible de ne pas relever : Staline et Trotsky sont tous deux, dites-vous, de « bons révolutionnaires ». C'est une appréciation sur laquelle nous ne vous chercherons pas querelle, puisque vous vous défendez d'être un homme du Parti. Mais comme vous déclarez par ailleurs « n'avoir vu de vraiment contre-révolutionnaire en Russie que le funeste appareil bureaucratique », l'objection se présente d'elle-même : Ignorez-vous que c'est Staline qui se trouve à la tête du « funeste appareil », lui qui en a forgé et qui en maintient la puissance, alors que Trotsky, au contraire, a mené contre cette même bureaucratie, une lutte acharnée? Comment expliquez-vous cette contradiction qui sautera aux yeux des travailleurs les moins avertis, ce brevet de « bon révolutionnaire » que vous accordez à deux hommes dont l'un est le chef de la grande force « contre-révolutionnaire » existant

en Russie, l'autre, le chef de l'Opposition qui combat cette même force ?

— Vous rendez Staline responsable de la création de ce funeste appareil bureaucratique qui, en effet, est vraiment contre-révolutionnaire, et qui, sans nul doute, mènera la Révolution au désastre si rien ne vient le briser à temps. Je pourrais vous répondre que le même Staline fait afficher partout — jusque dans les tramways — un appel à tous les militants conscients pour la lutte contre la bureaucratie...

N'étant pas au courant des intrigues politiques ni de la cuisine du Parti, j'avoue que je me demande encore comment le même homme peut, d'une main, utiliser l'existence de cet appareil, et, de l'autre, inviter les militants conscients à lutter contre lui. Certes, Staline porte une responsabilité dont Trotsky est peut-être exempt. Il se peut aussi qu'une collaboration entre ces deux hommes soit devenue impossible. Je ne suis pas un communiste du Parti, et ce n'est pas à moi d'envisager les solutions. Pour cela, je m'en rapporte uniquement à l'homme de l'usine qui supporte le mal, c'est à lui, et à lui seul de décider. C'est sous sa pression que nous verrons un jour se produire la grande vague qui balayera la forteresse bureaucratique, et montrera le chemin à suivre à tous les aveuglés. Sans ce nettoyage radical, toutes les affiches invitant le prolétariat à lutter contre le mal sont absolument vaines. Elles nous laissent assister aux plus curieuses anomalies : alors que la « Samo Kritika » (1) dénonce dans la Pravda la pourriture qui crève chaque jour en abcès bureaucratiques, d'un autre côté, rien, absolument rien n'est fait pour empêcher la formation de nouveaux abcès. Je vous l'avoue, à la « Samo Kritika », je préférerais un régime qui rendit impossible la formation de toute cette pourriture...

Cependant, malgré tout, si vraiment vous voulez connaître mon désir, ce serait que, pour le long combat que nous avons encore à mener, l'on put conserver tous les chefs, même ceux qui ont commis de graves erreurs, et que des possibilités leur soient données d'entrer dans la bonne voie révolutionnaire.

... Il me reste encore une question à poser. Pas même une question. Un nom, plutôt à prononcer : Trotsky. C'est fait. Alors, toute la personne d'Istrati semble s'enflammer davantage. Ses yeux brillent d'un feu plus sombre. Comme il est bien le « Haïdouck » dont il a dépeint les révoltes, « l'homme qui ne supporte ni l'oppression, ni les domestiques, vit dans la forêt, tue les gospodars cruels et protège le pauvre » :

— Eh bien, je puis vous dire que la façon dont on traite en Russie les oppositionnels, et leur chef, Trotsky, est la cause qui m'a décidé à quitter

(1) L'auto-critique.